

Introduction aux études sur le genre

L. Béréni, S. Chauvin, A. Jaunait, A. Revillard, Edition De Boeck, 2012

Lecture partielle, survol et braconnage. Je m'intéresse surtout à ce qui peut expliquer qu'une situation est considérée comme « normale » et « naturelle », à ce qui interroge mes propres évidences et celles des femmes que je côtoie.

Cet ouvrage est très structuré, avec des introductions et résumés par chapitre pour ne pas se perdre. Il ouvre des portes sur de nombreux aspects et de nombreux points de vue liés aux questions de genre, de la sphère personnelle, familiale ou scolaire au travail et aux organisations, à la politique et aux liens avec les autres rapports de domination sociale. Il concerne spécifiquement notre monde industriel occidental même s'il mentionne parfois d'autres exemples. Il cite de nombreuses études réalisées à des époques et des lieux différents qui montrent à la fois des continuités et des évolutions.

Différentes entrées des études sur le genre

- Démontrer une vision essentialiste de la différence de sexe. Les comportements sont une construction sociale. Chacun-e est assigné à un comportement dès son arrivée au monde.
- Les relations entre les sexes sont construites dans une opposition féminin/masculin. A laquelle est associée tout un jeu d'oppositions symboliques. Dans notre société : faiblesse/force ; sensibilité/rationalité ; émotion/raison ; altruisme/individualisme; don/calcul ; tradition/modernité ; concret/abstrait ; répétition/innovation...
- Les relations se traduisent en terme de pouvoir et de domination. Les ressources économiques et politiques sont concentrées dans des mains masculines. Ce qui est associé au féminin est dévalorisé. Dans le même temps, la frontière tracée entre les sexes, la catégorisation normative, sont oppressives pour tous ceux qui pourraient dévier de ces normes.
- Le rapport de genre est imbriqué dans les autres rapports de pouvoir de la société.

Socialisation de genre

La socialisation désigne l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit (ou formé, modelé, façonné, fabriqué, conditionné) par la société dans laquelle il vit. Chaque individu acquiert des façons de faire, de penser et d'être socialement situées. Il apprend, mais aussi intériorise des comportements socialement associés à son sexe. Il n'y a pas seulement une différenciation de la personne, elle apprend en même temps à se situer et à situer les objets et les êtres au sein d'une hiérarchie sociale et symbolique.

C'est un processus pratique et inconscient qui aboutit à convertir des contraintes sociales en évidences naturelles ou en choix individuels. Il s'agit d'apprendre des manières de ressentir, de comprendre, d'agir conformes aux attentes de la société ou du milieu et d'incorporer ces façons d'être comme des choix personnels. Ce processus implique la personne de manière active. En agissant, elle s'approprie les contraintes sociales. Parfois la personne les transforme ou les contourne, mais la référence reste présente. Le genre s'élabore tout au long de la vie, dans les interactions quotidiennes.

Tout cela est imbriqué dans d'autres processus de socialisation liés à la classe sociale, et au contexte socio-historique. On n'est pas tenu d'être « femme » ou « homme » de la même façon dans tous les coins du monde et dans tous les milieux sociaux.

Dès l'âge de 5 à 7 ans, les enfants ont intégré que le sexe est un élément biologique, qu'on ne peut pas en changer, que les manifestations extérieures en sont l'expression.

Différentes dimensions de l'apprentissage du genre :

- Des normes sont établies pour les filles et les garçons. Les gestes, les attitudes, l'expression des émotions... sont appris très tôt par l'enfant parce que valorisés dans la famille, l'école... L'apprentissage est favorisé par une séparation des genres dans certaines institutions.
- Ces normes sont définies dans un rapport social inégalitaire. Le rôle masculin dominant explique

le rejet plus fort des transgressions des normes par les hommes : la pureté doit être du côté des dominants, c'est moins important du côté des dominés. Du coup, l'identité masculine est plus précaire que l'identité féminine.

- Les normes s'inscrivent dans une cosmogonie qui donne un sexe aux objets, aux lieux et aux gestes. En français, la langue participe à assigner un genre aux objets. L'imbrication de l'ordre social et symbolique rend difficile la contestation de cet ordre social : le dedans, l'espace domestique est « naturellement » attribué aux femmes comme le dehors, l'espace public est attribué aux hommes.

Socialisation familiale et scolaire

La socialisation familiale oriente plus souvent les filles vers une plus grande soumission à l'autorité, avec un usage limité de l'espace, des loisirs « sérieux » imitant leur futur rôle d'adulte. Ceci expliquerait leur plus grande adaptation à l'univers scolaire. A l'inverse la socialisation des garçons valorise plutôt l'occupation de l'espace (la rue, l'espace extérieur), la compétition et l'affrontement. L'institution scolaire elle-même entretient des rapports différents avec les élèves garçons ou filles. Les enseignants attendent des attitudes stéréotypées des élèves. Les filles seraient appliquées, sages tandis que les garçons seraient naturellement dissipés. Dans leurs discours, la réussite des filles est plutôt associée à leur effort alors que celle des garçons est associée à leur capacités intellectuelles. Dans leurs réactions aux différentes attitudes, conformes ou non, ils renforcent l'opposition : fille-travailleuse / garçon-brillant. L'orientation tient compte de ces représentations. Par exemple, à niveau égal en mathématiques, les garçons sont plus orientés vers des filières scientifiques. Dans les manuels scolaires, les stéréotypes sont aussi largement présents. En même temps, dans la cour de récréation, les comportements sont stéréotypés et développent et entretiennent une socialisation « horizontale » de genre.

Socialisation et sport

Aux Etats-Unis, à la fin du XIXème siècle, des lieux de socialisation non mixte se développent en réaction aux revendications féministes. Des sports où sont valorisés la virilité, la violence et la compétition, l'épreuve, la résistance physique, la force, en opposition aux valeurs associées au féminin, faiblesse, mollesse... Au delà des pratiques sportives, c'est de là que sont nés les scouts en 1910.

Le sport féminin s'est développé et démocratisé en France au XXème siècle, particulièrement dans les années 70 avec le soutien de l'État. Le sport reste pourtant un espace très clivé, avec des disciplines majoritairement masculine (foot, boxe...) et d'autres principalement féminines (gymnastique, danse...). Ces activités différentes construisent une image genrée du sport. Pour les garçons, le sport c'est la compétition, la lutte pour l'occupation de l'espace, la victoire. Pour les filles le sport est d'abord individuel, la victoire est d'abord de réussir l'exercice.

Socialisation et culture

Les pratiques culturelles et les loisirs sont aussi très stéréotypés. Par exemple, si l'usage de l'ordinateur, est assez bien partagé par les 2/3 des jeunes, ce n'est pas dans le même but : ludique pour les garçons qui s'orientent plus vers des jeux, des réseaux autour d'activités comme le football, les mangas, les jeux vidéos et avec le téléchargement de films ; scolaire et ludique pour les filles qui l'orientent plus vers le dessin, les photos, la musique, des réseaux d'échanges plus personnels. Dans le même temps, les pratiques plus féminines sont dévalorisées. Par exemple, les chanteuses et les chansons appréciées par les filles sont considérées comme faciles et commerciales alors que les garçons s'intéressent à des chanteurs rebelles et indépendants.

Socialisation et sexualité

L'entrée dans la sexualité hétérosexuelle des adolescents, bien qu'elle ait évolué et arrive maintenant à un âge équivalent, obéit aussi à des injonctions différentes et contradictoires : prouver sa virilité pour un garçon, prouver à la fois sa disponibilité et sa vertu pour une fille.

Travail domestique / travail rémunéré

La prise en compte par les études sur le genre du travail des femmes dans la sphère privée, avec une vocation marchande ou non, s'est opposée à une représentation du travail uniquement salarié ou en tout cas directement rémunérateur. Cela a permis de mettre en lumière la part des femmes dans

l'activité économique et son occultation. Christine Delphy définit comme patriarcat « le système de subordination des femmes aux hommes dans les sociétés industrielles contemporaines. » Le travail domestique n'est pas délimité à priori par certaines tâches puisque toutes peuvent aussi faire l'objet d'un échange marchand. Le travail domestique, c'est celui qui est effectué gratuitement dans le cadre de la famille ou du ménage. Soit « une disponibilité infinie en échange d'un entretien non garanti ». A l'homme d'apporter le revenu, mettant la femme en situation de dépendance. Pourtant, ce travail domestique féminin se maintient souvent alors que la femme a par ailleurs un emploi et un salaire.

Cadre légal

Les Lumières et la révolution ont plutôt durci l'exclusion des femmes de la vie politique. « Les hommes naissent libres et égaux » concerne les « hommes » au sens strict. Cantonnées « naturellement » à la sphère privée, les femmes sont exclues par la constitution de 1791 du droit de vote et d'éligibilité, en tant que « citoyens passifs », comme les enfants, les pauvres, les domestiques, les étrangers. En 1793, les clubs féminins sont fermés, les femmes sont exclues même de la sphère politique qu'elles avaient créée en participant aux événements révolutionnaires. Il faudra en France un siècle pour passer du suffrage universel... des hommes (1848) au droit de vote des femmes (1944).

La subordination juridique de la femme à son mari est restée longtemps présente. Subordination absolue dans le code civil de 1905, il a fallu attendre 1965 pour que les femmes puissent gérer leurs biens et exercer une activité professionnelle sans autorisation du mari et 1985 pour obtenir l'égalité des époux dans la gestion des biens familiaux et de l'éducation des enfants.

Une conséquence du travail domestique est la dépendance économique des femmes. L'absence d'activité économique reconnue, y compris quand cette activité est directement liée à celle du conjoint (agriculture, commerce, artisanat) se traduit aussi par l'absence de droits sociaux liés à l'emploi : retraite, sécurité sociale (où elles se trouvent ayant-droit du conjoint, comme les enfants). Depuis les années 60, la féminisation de la population active (donc reconnue active) augmente. Ce changement est accompagné d'autres : libéralisation de la contraception et de l'avortement, montée du divorce, augmentation des études supérieures...

Travail

On reconnaît aux femmes des « qualités » propres, utiles dans la sphère professionnelle : minutie, patience, attention aux autres, charme, séduction... Considérées comme des « qualités naturelles », directement liées aux qualités mises en œuvre dans la sphère privée, celles-ci ne sont pas considérées comme des compétences,. Elles désignent des professions ou des tâches particulièrement féminines (tâches répétitives, fonctions exigeant un sourire permanent, la gestion des émotions des autres...) L'aspect relationnel est une dimension très peu considérée du travail. Il est largement attribué aux femmes, en analogie à leur rôle de prendre soin de l'autre dans la famille. Il met en jeu un « travail émotionnel » spécifique, attendu mais non valorisé socialement ou économiquement puisque considéré comme une qualité naturelle et non une compétence acquise et mise en œuvre.

Organisations

Sous couvert de neutralité, les normes organisationnelles entretiennent les mécanismes de reproduction des inégalités. Elles se donnent une image très désincarnée alors que la sexualité est très présente et mise en scène : harcèlement sexuel, propos sexistes, affichage d'images pornographiques...

Proportionnellement, le nombre de femmes se réduit à mesure qu'on monte dans la hiérarchie. Un facteur peut être lié à la reproduction du modèle féminin. On énonce souvent que les femmes ont moins d'ambition, sont moins intéressées par des positions de pouvoir. D'autres facteurs sont liés à la répartition sociale des rôles. Par leur orientation scolaire, les femmes ont moins souvent des diplômes valorisés (ingénieur, grandes écoles d'administration...). Si la promotion implique une mobilité, c'est le plus souvent la carrière de l'homme qui sera privilégiée. Ce sont plus généralement les femmes qui s'arrêteront ou choisiront un temps partiel pour s'occuper des enfants.

Cependant, les organisations elles-mêmes portent une vision masculine de la hiérarchie. Elles demandent un engagement total dans le travail, en priorité, ce qui est peu compatible avec l'engagement dans la sphère privée. La promotion nécessite souvent des stratégies qui correspondent aux valeurs considérées comme masculines. La figure du manager se retrouve aussi dans ce champ-là

: compétition, ambition, autorité, fermeté, charisme. Pour faire son chemin, il faut donc correspondre à ces représentations et ce sont donc plutôt des hommes qui seront considérés comme compétents.

Politique

[...]

Au XIXème, les femmes sont supposées avoir un rôle civilisateur dans la sphère privée alors que les hommes ont le rôle de gérer la vie publique, par leur rationalité. Des femmes, surtout de classes moyennes ou supérieures vont s'appuyer sur ce rôle qui leur est attribué pour créer des associations féminines qui agissent en lisière de l'espace public et privé : lutte contre l'alcoolisme, éducation des mères... La loi de 1901 en France ouvre la porte à « une prolifération » d'organisations féminines. Même si elles soutiennent des modèles dominants, toutes ces organisations conduisent les femmes à occuper un espace public et elles ont ouvert le champ à d'autres revendications féministes. Les mouvements pour le droit de vote ont d'ailleurs argumenté à la fois sur l'égalité de tous les citoyens et sur les qualités propres attribuées aux femmes dans la répartition conventionnelle des genres : moraliser la vie politique, faire progresser la paix, mieux lutter contre alcoolisme et prostitution.

Intersectionnalité

Les rapports de genre s'inscrivent dans d'autres rapports de domination. En s'ignorant réciproquement, ils reproduisent ces dominations. L'exemple du mouvement féministe américain, blanc, de catégorie sociale supérieure est mis en parallèle avec le mouvement de libération noir, masculin, emprunt de valeurs viriles. L'un et l'autre laissent peu de place aux femmes noires. Il faudrait choisir entre antiracisme et antisexisme. Le Black féminism est un courant de pensée politique qui a défini la domination de genre sans l'isoler des autres rapports de pouvoir, racisme et rapport de classe. Le mouvement a développé la théorie de la « connaissance située » qui « cherche à intégrer les catégories de l'expérience individuelle dans la constitution des savoirs ». L'idée est que le point de vue de celle qui subit de multiples oppressions est le plus pertinent pour lutter contre toutes les oppressions. Il a une valeur universelle. Progressivement s'est posée la question des alliances et des solidarités avec d'autres mouvements sociaux.

En France, depuis les années 90 et la mise en scène autour du voile islamique, les questions d'intersectionnalité sont très présentes.